

coururent joyeusement vers celui qui les appelait. Duhoux, ainsi dégagé, reprit sa marche dans la direction de la Bénardière. Il allait vite, et comme s'il avait encore sur ses talons la dent menaçante de Castor et de Pollux.

Blanche reconnut l'homme qui intervenait et que les chiens caressaient en bondissant le petit vieillard qui avait si rudement interpellé Gaétan d'Apremont, au moment où le marquis était seul avec elle dans le carrefour de la forêt et devenait insolent. La vue de ce vieillard lui causa à la fois une sensation de honte virginale et de véritable plaisir. Elle le salua la première en lui disant :

—Vous arrivez fort à propos, monsieur, car vous me débarrassez d'un vilain homme qui paraissait en vouloir à ma bourse et commençait à me faire peur.

Le vieillard fit cesser les affectueuses gambades des chiens. Il souleva son chapeau et s'inclina devant mademoiselle de Flavigny.

J'ai de la chance aujourd'hui, mademoiselle, répondit-il, et ma promenade n'est pas sans utilité. C'est la seconde fois, en effet, que j'ai l'avantage de vous rencontrer aujourd'hui. Je m'en félicite bien sincèrement.

—Moi, monsieur, je vous remercie du double service que vous m'avez rendu. Veuillez, je vous prie, m'apprendre à qui je dois désormais un souvenir de reconnaissance et d'amitié.

—D'abord au hasard, repartit l'interlocuteur en souriant au hasard qui, à mon insu, m'a conduit vers vous ; puis à un pauvre bonhomme qu'on appelle le solitaire de la Gorge-aux-Loups c'est aussi le sorcier, quoique assurément je ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

—Ah ! vous êtes monsieur Mathieu ! Oh ! alors je vous connais... de réputation. Hier, Bénédicte, le père, a parlé de vous au château d'Apremont. Il s'est exprimé en de termes qui prouvent qu'il vous rime et vous estime beaucoup.

—Cela ne m'étonne pas, mademoiselle ; il est mon élève et mon ami. C'est une belle intelligence et surtout un bon cœur. Mais où donc est-il ? je ne le vois pas.

Blanche raconta son accident et dit qu'elle avait envoyé le père chercher du secours. Puis elle se nomma et déclara gracieusement qu'elle serait heureuse si elle pouvait jamais être agréable à Bénédicte et à M. Mathieu.

—A mon tour, je vous remercie, mademoiselle. Je n'ai pas besoin d'être doué du sens de la divination pour être sûr que vous avez l'âme généreuse. Il suffit de vous regarder et de lire dans votre physionomie la franchise et la bonté.

—On lit cela dans ma physionomie ? demanda la jeune fille d'un air charmé.

—Comme si c'était un livre ouvert.

—Vous me faites plaisir... Êtes-vous sincère, monsieur ?

—Très-sincère. J'ajoute que vous devez avoir l'esprit naturellement gai et même légèrement railleur. Est-ce vrai ?

—Oh ! c'est la vérité. On s'en vante quelquefois. Il faudra que je me corrige. Ce sera difficile, je crois, car le pli est déjà fortement pris.

—Vous plaisantez, c'est bon signe, dit le vieillard. Votre chute de cheval n'aura, je présume, aucune suite grave. C'est à merveille !

—Je me sens même assez bien maintenant. Il me serait facile de marcher ; mais il convient que j'attende ici le retour de Bénédicte.

M. Mathieu voulut s'éloigner ; mademoiselle de Flavigny le retint.

—Est-ce que vous n'êtes pas venu pour voir le père ? lui demanda-t-elle.

—Si fait. Je vais l'attendre là-bas près du troupeau.

—Pourquoi pas ici ? Refusez-vous de me faire société ?

—Non. Je tâche seulement de n'être pas importun.

—Oh ! restez, je vous prie ; votre présence me rassure. En votre compagnie, le temps me paraîtra moins long.

Il y avait une grâce si séduisante dans l'attitude et la parole de Blanche que le vieillard en fut tout à fait subjugué.

Après avoir caressé Castor et Pollux, et expliqué à made-

moiselle de Flavigny que s'ils portaient de si beaux noms mythologiques, c'est que lui-même les avait baptisés. M. Mathieu les renvoya garder les moutons. Puis il jeta sur l'herbe son bâton ainsi que deux livres qu'il tenait à la main, et s'assit en face de la jeune fille qui lui sourit.

—A la bonne heure ! dit-elle gaiement. Voilà qui est fort aimable, monsieur le sorcier. A présent, causons.

Elle reprit avec un semblant d'effroi :

—Oh ! mais d'abord je vous préviens que je ne désire pas du tout connaître l'avenir. S'il doit être triste, j'aime mieux ne pas m'en affliger d'avance. S'il doit être heureux, au contraire, je préfère en avoir l'agréable surprise au fur et à mesure qu'il se déroulera. D'ailleurs je vous en voudrais si vous alliez me prédire que j'épouserai un jour ce vilain marquis Gaétan d'Apremont, que vous avez stigmatisé avec tant d'énergie et que je déteste si cordialement.

—Ah ! cet homme est le marquis Gaétan d'Apremont ? dit le solitaire de la Gorge-aux-Loups devenu pensif.

Puis il murmura :

—Alors, je me suis trompé. Ce n'est pas celui que je hais, moi ! Mais la ressemblance est étrange !

Mademoiselle de Flavigny n'entendit point cet aparté.

—Est-ce que vous ne connaissiez pas le marquis ? demanda-t-elle.

—Non, répondit M. Mathieu. Aujourd'hui j'ai appris à le connaître physiquement et moralement. Je l'ai regardé deux minutes, cela m'a suffi pour le voir jusque dans le fond de l'âme. Cet homme est capable des actions les plus odieuses. C'est un démon.

—Ses maléfices me sont connus, et je serai sur mes gardes désormais.

Il y eut un silence pendant lequel Blanche, qui avait retrouvé la libre allure des ses mouvements, ramassa sur l'herbe les deux livres que le vieillard y avait laissés tomber.

—Vous permettez ? dit-elle.

Et elle les ouvrit l'un après l'autre.

C'étaient les *mondes de Fontenelle* et la *Grandeur des Romains* de Montesquieu. Elle les feuilleta un instant, en lut quelques lignes, et reprit :

—J'ai entendu parler de ces livres par mon oncle et mon tuteur, le comte de Flavigny. Il parut les tenir en grande estime. Ce sont, dit-il, des ouvrages savants, mais point ennuyeux. Est ce votre avis, monsieur ?

—Parfaitement, et c'est pourquoi je les apporte à mon cher élève, Bénédicte.

—Ainsi le digne garçon est assez avancé en science et en histoire pour bien comprendre les idées de Fontenelle et de Montesquieu ? C'est vraiment extraordinaire.

—Sans doute. Il est doué d'une merveilleuse facilité pour s'instruire, et il a su promptement mettre à profit les moyens d'étudier qui lui sont venus par hasard. Peut-être se cache-t-il ici-bas beaucoup d'aptitudes intellectuelles que développerait une circonstance heureuse, et qui restent inertes faute d'un mobile fortuit qui leur imprime le mouvement.

—Cette pensée me semble juste. Vous avez pour Bénédicte une occasion favorable, une occasion imprévue sans laquelle il serait aujourd'hui tout aussi ignorant que ceux qui l'entourent... Mais enfin, reprit la jeune fille, à quoi pourra lui servir ce qu'il sait, grâce à vous, sinon à lui faire tôt ou tard sentir douloureusement l'humilité de sa condition ?

—S'il en souffre jamais, répliqua le vieillard, croyez bien qu'il en sortira ; et quoique, dans le temps où nous vivons, il soit bien difficile à un homme qui n'a que du talent et du cœur de parvenir aux positions élevées, il saura bien se faire une existence selon son courage et son mérite... A vrai dire, rien n'annonce en lui l'ambition. Il ne cesse pas d'être modeste, il se contente d'apprendre et de savoir. Il aime l'étude sans arrière-pensée et sans calcul.

—Eh bien ! il m'intéresse vivement, ce garçon-là ! s'écria Blanche avec enthousiasme. Il faut que nous l'aïdions à sortir de l'obscurité. Il faut que nous le poussions vers la lumière. Avez-vous quelque influence, vous, monsieur ?